

LE PHÉNOMÈNE JEAN EGEN
ET LA CONSCIENCE ALSACIENNE

Il faut des anniversaires pour rafraîchir les mémoires et, quand il s'agit de littérature, pour remettre tel auteur et ses livres dans le circuit. Du 20 au 23 août dernier, la municipalité de Lautenbach et l'association de recherche historique '*S Lindeblätt* avaient organisé avec éclat la commémoration du 10^e anniversaire de la mort de Jean Egen, qui fut inhumé dans la commune le 27 décembre 1995. Et c'était aussi bien le 85^e anniversaire de sa naissance que l'on célébrait, puisqu'il était né à Lautenbach en 1920, un 23 août justement, au café-restaurant du Centre, face aux tilleuls de la place où se dresse la Collégiale (autrefois dite *Stift*) dont la construction remonte selon les chroniques au temps de Charlemagne et qui vaut toujours un détour touristique sur la route de l'art roman.

La ferveur du Florival

Le succès de ces quatre *Journées Jean Egen* a dépassé les attentes : plus de 1000 personnes ont fréquenté les diverses manifestations : exposition dans la salle du cloître avec ouverture d'un bureau temporaire de la Poste doté d'un cachet, deux projections du film *Les tilleuls de Lautenbach*, débat, lecture publique de textes variés, flânerie sur les traces de l'écrivain, entre le village et la maison forestière de Dauvillers (Niederlauch) où habitait le désormais légendaire oncle Fouchs.

L'hommage avait solennellement commencé samedi par une visite au cimetière où une petite surprise était réservée à ceux qui ne venaient pas pour la première fois. La tombe qu'ils connaissaient depuis l'inhumation était modeste, de terre battue, couverte d'une plante rampante vivace qui avait tendance à déborder. On a posé un monument de marbre dessus. C'est plus propre. C'est enfin plus digne, ont dit certains. Je ne sais pas si l'intéressé aurait apprécié. Je ne sais pas si là-haut il aime. Mais après tout, il doit comprendre qu'on a voulu faire plaisir à l'enfant du pays et il doit se rappeler que la tombe de Heine, qu'il allait souvent saluer en compagnie de sa maman, au « grand dortoir » de Montmartre, est de marbre aussi. Des admirateurs y déposent de temps en temps des fleurs de saison ou une branche de sapin. Ainsi ferons-nous sur la sienne.

Si le public a été si nombreux durant ces journées et, comment dire, si bon enfant, visiblement heureux d'être venu, ça signifie bien quelque chose, cela témoigne non seulement d'une admiration, mais d'une réelle affection pour l'homme et sa parole. Avec Germain Muller, qui d'ailleurs l'avait découvert et aimé tout de suite (dès la sortie en 1979 des *Tilleuls*), Jean Egen est un des très rares écrivains « alsaciens » (pourquoi des guillemets ?) devenus soudain populaires dans le pays. Comme un prophète ? Non, il aurait éclaté de rire, mais comme un interprète, un

peu psychanalyste, donc médecin de l'âme, libérateur, guérisseur ! Comme l'a été, autre rare exemple, Frédéric Hoffet après la guerre, par sa « *Psychanalyse...* » justement (1951). Ces auteurs sont discutés, mais incontestables, ils sont une référence pour tout le monde, même pour ceux qui ne les ont pas lus ! Sie sind für alle ein Begriff. Wenn nicht un mythe ? (Non, un mythe a été, est encore un peu Albert Schweitzer, mais en tant que « le grand docteur de Lambaréné », beaucoup plus qu'en tant qu'écrivain et philosophe.)

Germain Muller, tout de suite après la lecture des *Tilleuls de Lautenbach*, écrivit à l'auteur via les éditions Stock : « Cher Monsieur Egen, vous ne pouvez pas savoir combien d'heureux vous avez faits en Alsace. C'est un livre formidable qui, à mon sens, méritait le Goncourt. » Oui, absolument ! Le livre de souvenirs de Jean Egen a rendu tant d'Alsaciens heureux en leur rendant justice, en racontant leur histoire compliquée, farce et tragédie. Car d'Franzose wisse gâr nit wàs mir souffert han. Il les a compris dans leurs contradictions qu'en période de relative tranquillité politique seule une solide sagesse épicurienne, le parti pris de profiter des joies de la vie, en particulier les plaisirs de la table, leur permettait de... surmonter ou d'oublier. Leur francophilie, maintes fois manifestée, est une réalité qu'il ne faut pas méconnaître, mais pas sacraliser non plus, une passion étrange qui s'est peut-être formée surtout par esprit de fronde, pour faire la nique à des Allemands, des Prussiens, trop empressants (sic), sinon oppressants. Elle n'exclut pas, ne devrait pas exclure des attendrissements pour la culture allemande, la langue, les chants, les vers de Goethe ou de Lenau. Et réciproquement, se sentir allemand quelque part n'empêche pas de s'attacher à la France. Mais allez démontrer cela, allez le prouver à papa ! Hoffet avait essayé sur le mode de la psychanalyse d'en faire admettre au moins la possibilité théorique, l'ambiguïté ou l'ambivalence étant une propriété de la nature humaine ; Egen l'a montré sur le vif, dans la chair, à travers des personnages, en racontant les drames d'une tribu du Florival.

Le livre et le film

Le livre a eu un succès rapide, il s'est vendu 40 000 exemplaires en quelques mois et son auteur fut convié partout, dans les Wynstüb comme sur les plateaux de télévision. Sa simplicité, son humour et en même temps son humilité, sa réserve, sa gentillesse et sa malice conquièrent tous les cœurs, haut-rhinois et bas-rhinois, ce qui n'est pas chose fréquente dans ce long corridor. Sympathique, la gaieté qu'il communiquait, l'espèce d'euphorie qu'il produisait, de quoi reprendre confiance en soi, mais l'effet ne fut pas si durable et profond. Stimulé par cette réussite littéraire, on eut l'idée de faire un film. Aussitôt dit, presque aussitôt fait. Diffusion sur FR3, le 23 décembre 1983, puis dans de salles de Guebwiller et de la vallée. Et là, retournement de l'opinion l'espace d'un hiver, ce ne fut pas de la déception, ce fut un concert d'indignations, une rumeur de scandale, qui submergea le courrier des lecteurs de la presse régionale, puis gagna presque tous les hommes politiques et autres défenseurs des vertus alsaciennes. On rougissait des paillardises, on s'étranglait devant la litanie des noms pour dire zizi en dialecte, on se lassait d'assister aux

scènes de ripaille, on ne croyait pas ses yeux en découvrant un curé de village (interprété par l'ami Germain Muller) plongé dans les vapeurs de l'alcool. Jean, Changala, ne trouvait pas que le film, dont la réalisation lui avait échappé, était un chef d'œuvre, il en avait toutefois écrit les dialogues et se sentait solidaire. Il voulut calmer le jeu. Il comprit vite que les Alsaciens refaisaient un complexe et que cette maladie est contagieuse. Ils avaient peur du quand dira-t-on, minés par la question : « Mais qu'est-ce que les autres, les Français, les autres Français, vont penser de nous ? » Il leur dit : « Mais qu'est-ce que ça peut vous faire ? Vous les valez bien, les autres. Vous êtes même mieux qu'eux. Vous êtes plus joyeux que les Bretons, moins violents que les Basques, plus généreux que les Auvergnats, plus travailleurs que les Corses, moins crâneurs que les Parisiens... » Voilà, prenez ça, cliché pour cliché ! Et que les Alsaciens défendent le leur ! Avec humour !

Vingt-deux ans après, on a revu le film avec plaisir et mélancolie. Il n'a pas été facile de l'obtenir. La copie était exécrable, image et son. Mais à la fin de chacune des deux projections les 500 spectateurs, réunis dans la salle polyvalente de Lautenbach (l'ancienne gare), ont applaudi spontanément. C'est nettement moins bien que le livre, mais ce sont des images pâlies de la vie d'avant, d'avant la guerre et encore, pendant une quinzaine d'années, d'après, si bien que les quinquagénaires et sexagénaires peuvent encore se souvenir et revoir... Maintenant, tout a changé. Les enfants ont changé. À aucun on ne dit plus Changala. Il y a des paradis perdus que l'humanité ne retrouvera plus jamais.

Les Tilleuls et le reste

Jean Egen reste-t-il l'homme d'un seul livre, ces *Tilleuls*, son chef d'œuvre ? On pourrait le craindre, on constate que *Le Hans du Florival*, « une enfance alsacienne », publié cinq ans plus tard (en 1984), n'a - déjà - plus connu le même succès, bien qu'il soit écrit tout aussi brillamment et qu'il brasse les mêmes souvenirs et quelques autres en sus. Un récit peut-être moins souple en apparence, car plus concerté et formaté pour entrer dans une collection « Terres d'enfance » ? Oui, mais pourquoi pas ? L'écrivain a eu raison de saisir cette occasion et son talent perce les contraintes du genre. Les deux récits s'harmonisent et se complètent. La trilogie romanesque, *Le partage du sang*, ambitieuse, généreuse, écrite, semble-t-il, dans la foulée des *Tilleuls* (le premier volume parut chez le même éditeur, Stock, dès 1980), ne rencontra qu'un public restreint et de plus en plus maigre au fil des tomes, le dernier, *Des violons aux tambours*, datant de mai 1985. C'est qu'il faut avoir du goût pour la littérature et disposer de temps, de longues soirées d'hiver (ou de longues vacances sur une plage !), pour lire de tels romans. Le public « populaire » ne pouvait pas retrouver immédiatement le bonheur des *Tilleuls* dans cette saga fantaisiste, par moments fantastique, baroque, bien que toujours enracinée dans l'histoire et la gastronomie de la province Alsace. On s'est interrogé sur le sens du titre, qui en fait fut trouvé et imposé par l'éditeur. Le « partage du sang » serait mélange de sang, grand brassage génétique. C'est

typiquement un « roman familial », l'histoire d'une famille nombreuse, la smala des Freyburger, qui accueille en son sein bâtards et immigrés, Français de l'Intérieur et Allemands, aussi bien un Polonais (Forbanski, presque un clone de l'oncle Fouchs !) que le descendant d'une princesse malgache. Les hasards de la vie et les élans de l'amour ont raison des différences et des méfiances, abattent les frontières, dissolvent les préjugés. Lorsque tous ces « parents » sont réunis à table, c'est un plaisir de voir se pencher sur les assiettes des têtes de toutes les couleurs, des brunes, des blondes et des rousses. Vive la multiculturalité ! Egen à l'époque déjà faisait là (et ça ne nous rajeunit pas !) un magnifique pied de nez aux néo-nationalistes genre Le Pen !

En lecture publique, accompagnant la conférence de Jochen Glatt, l'ami allemand, qui a écrit une thèse « Jean Egen ou les illusions retrouvées », le comédien Martin Adamiec, intarissable, a donné un vaste échantillon des textes les plus divers, puisés en grande partie dans l'anthologie *Mon beau navire ô ma mémoire* (éditions bf, 1988). Nous connaissions le romancier et biographe, nous avons encore entendu le journaliste, billettiste dans *Le Monde*, grand reporter pour *Le Monde diplomatique* et auteur de livres assez caustiques sur le milieu du journalisme, *Messieurs du Canard*, 1973, *La bande à Charlie*, 1975. Toujours la même plume, légère, élégante, incisive, un même tracé de phrases, une même « prosodie », soit dit pour faire savant, et de bout en bout le même esprit qui n'est pas seulement bien « français », leste, vif, voltairien, mais plein de tendresse, laissant déborder une sensibilité à la fois humaniste et mystique, si patente, si vibrante dans son dernier livre, *François, le mendiant magnifique*, qui fut parachevé par la fidèle Paule et parut à titre posthume (éditions du Signe, 1998).

La faute des lecteurs

Tous ces livres, fort hétéroclites de toute apparence et à succès variables, font une œuvre unique, sont l'œuvre d'un même homme, mais n'ont pas eu, je crois, les mêmes lecteurs. Ceux qui ont pris plaisir à *Messieurs du Canard* ou à tel portrait « miniature » comme celui de Diderot, « le cyclone des lettres françaises », ou de Henri Heine, « un Allemand bien français », n'ont pas dû avoir envie, pour la plupart, d'ouvrir *Les tilleuls de Lautenbach* et, inversement, tous les lecteurs de ses souvenirs d'une enfance alsacienne n'ont pas eu la bonne idée d'aller voir ses productions parisiennes antérieures, ne se sont pas intéressés à ses prises de position « contre le service militaire » (titre chez Berger-Levrault, 1968) ou contre la peine de mort (dans *L'abattoir solennel*, 1973). Cet homme avait du caractère et une morale. Sa vie et son œuvre montrent une continuité éthique sans faille et se trouvent ainsi en harmonie. Mais son lectorat est fort hétérogène et inégal. Il a vieilli ? Le plus fidèle et le plus amical est assurément celui des *Tilleuls*, mais il a tendance à s'en tenir là, fragilisé encore par les désinvoltures de l'édition française. Pas de réédition des *Tilleuls* et du *Hans* pour ses anniversaires, alors qu'on ne les trouve plus en librairie. Pas de deuxième chance en édition de poche. Le marché français semble avoir déjà effacé son nom et le marché alsacien est trop petit, trop lointain (sic) pour les éditeurs parisiens.

Quel contraste – de nouveau ! – avec la situation et les moeurs éditoriales en Allemagne ! La traduction *Die Linden von Lautenbach*, due au journaliste Claude-Gérard Benni, en est, paraît-il, à sa 11^e édition et fut offerte en format de poche dès le deuxième tirage. Le seul travail universitaire sur l'écrivain français Jean Egen est pour l'instant celui du rhénan Jochen Glatt, que nous avons cité. Mais, bémol, toujours amateur de curiosités alsaciennes, le public allemand n'est pas près de s'intéresser aux autres écrits d'Egen et à l'écrivain en tant que tel. Tous les éditeurs sollicités ont décliné la proposition de traduire le premier tome du *Partage du sang*.

Alors, qui va venir sauver l'œuvre et la mémoire de l'écrivain français alsacien Jean Egen, si ce ne sont pas les Alsaciens eux-mêmes ? Car les champs (d'honneur !) des littératures nationales sont saturés. On le voit en Allemagne également pour René Schickele. Qui se mobilise pour le faire revivre et rayonner ? Le destin de sa postérité repose en Alsace, dépend de la constitution et fidélité d'un lectorat avant tout alsacien. Et là, scepticisme ? On ne rencontre qu'indifférence ? Constatons que cela vaut pour l'écrivain de langue allemande Schickele (mais depuis cinquante ans on n'a même pas eu le courage ou les moyens dans la région d'éditer en livre ses souvenirs « français », *Le Retour*, publié dans une sorte d'exil en 1938) comme pour Jean Paul de Dadelsen ou Jean Egen, écrivains en français. C'est qu'il n'y a pas de conscience littéraire alsacienne et pas de fierté. « Nous » n'avons pas su distinguer et imposer nos classiques, parce que nous n'avons pas eu (pas pris) la liberté de les enseigner, de les instituer d'abord à l'école, du collège à l'université ! L'option LCR, ce n'est pas suffisant ! Échec peut-être définitif de l'idée *d'humanités régionales* ?

La faute à l'école

Dix ans après sa mort, le souvenir de l'auteur des *Tilleuls de Lautenbach* demeure vivant dans le cœur des habitants de « sa » vallée, on en a apporté la démonstration, c'est réjouissant, mais on a l'impression tout de même qu'il s'estompe dès que l'on s'éloigne de ce cadre et qu'à cent kilomètres, à Strasbourg, tenez, l'oubli et l'indifférence déjà commencent à se répandre. Qui a lu ou relu récemment un livre de Jean Egen ? Il arrive des miracles, comme la redécouverte et l'exhumation récente des œuvres de Marie Hart (voir le n° 154 de *Land un Sproch*). Grâce à l'enthousiasme local de quelques énergumènes. Bravo ! Mais tant que le peuple ne suivra pas... ? Vous me dites qu'il suit ? J'aimerais le croire.

Tant que rien dans ce sens ne se fera à l'école... ? Si l'école n'oblige pas, si elle n'a pas ce pouvoir, cette autorité, aucune culture littéraire ou humaniste commune, à base populaire, ne pourra se former et durer. La culture régionale à l'école est notre dernière illusion.

Jean-Paul Sorg